

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 38

Artikel: Méran : journal d'une jeune malade
Autor: Heyse Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253153>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

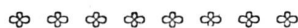
* * POUR LA FAMILLE * *



PARAISANT



A PORRENTUAY



N° 38

Supplément du Dimanche 20 Septembre

1903

MÉRAN

JOURNAL D'UNE JEUNE MALADE (Suite)

Puis, jetant un coup d'œil sur le merveilleux paysage tout resplendissant de lumière qui s'étalait à nos regards, je m'écriais : — Sans doute on ne peut blâmer les regrets de celui qui va quitter tant de belles choses sans savoir ce qu'il trouvera au-delà du tombeau. Et pourtant il ne les perd pas ; la joie que nous avons sentie, le bonheur que nous avons goûté une fois est à nous pour toujours. Qu'a de commun le temps avec notre âme éternelle ? Ce qu'elle a aimé, acquis, découvert, est une propriété qu'elle conserve, et peut augmenter éternellement. Ici-bas, nos meilleures jouissances ne sont-elles pas toujours entremêlées d'inquiétudes cruelles ou d'amères déceptions ? Pourquoi n'aurait-on pas le front serein en prenant congé d'un monde où la lumière la plus brillante produit les plus fortes ombres ?

J'aurais parlé longtemps sur ce thème, si tout à coup une réflexion n'était venue m'arrêter. Quelle impression mes paroles produisaient-elles sur mon compagnon muet ?... C'était une médecine bienfaisante pour moi, mais pour lui... si sa nature n'était pas de force à la supporter...

Il demeura silencieux pendant dix minutes, puis avec une expression sérieuse, mais cordiale : — Vous avez parfaitement raison, dit-il, et la résignation avec laquelle vous envisagez votre sort me touche d'autant plus que vous m'inspirez un vif intérêt ; mais les destinées humaines sont diverses. Votre comparaison entre les malades et les militaires n'est pas très juste. Le soldat, qui campe dans la neige et peut faire des marches de douze lieues, possède une provision de vigueur et de sang suffisante pour le soutenir au jour de la lutte, et lorsque, blessé, il entend de son ambulance gronder le canon, certainement on l'excusera d'avoir un redoublement de fièvre. D'ailleurs l'homme n'est pas ici bas seulement pour jouir, il a de plus une tâche à remplir. A celui qui n'a vécu que pour manquer à ses devoirs, la mort apparaît comme une

faute nouvelle, plus grave que toutes les précédentes, parce qu'elle lui enlève tout espoir d'amendement et de réparation. Vous avez cru lire sur mes traits altérés que l'idée de la mort me glaçait de terreur, m'inspirait un sombre désespoir. Non, l'existence inutile que j'ai menée jusqu'à présent ne mérite aucun regret, comme elle ne me cause aucun remords, elle ne vaut pas même les efforts que je tente pour la prolonger. Mon passé me laissera mourir tranquille, ce n'était qu'une apparence de vie ; mais l'avenir que je rêvais, que j'ai compris et voulu conquérir alors que mes forces étaient à bout, voilà ce qui trouble ma quiétude et m'empêche de prendre congé de la vie avec la même sérénité que vous. J'ai dissipé les années de ma jeunesse dans les amusements frivoles, que mon père, homme du monde et diplomate, ne désapprouvait point. Ce fut seulement lorsqu'une mort prématurée vint l'enlever que je compris la nécessité de choisir une carrière, de travailler à devenir un homme... Hélas ! c'était trop tard.

J'allais lui répondre quand une vieille femme vint nous offrir des roses. Il en prit un bouquet qu'il posa sur le banc. En cet instant, un monsieur s'approcha pour lui parler ; il se leva. Je partis de mon côté sans emporter le bouquet.

Je m'en repens. Pauvres roses ! qu'ont-elles fait pour qu'on ne leur accorde pas la faveur de vivre quelques heures de plus dans un verre d'eau ?

Le 29.

Mon jour de naissance. Les années précédentes, je ne songeais point à cet anniversaire, et ne me suis jamais demandé si les autres y pensaient ; mais celui-ci, qui doit être le dernier, je veux le fêter aussi bien qu'il me sera possible.

Je suis sortie, quoique le temps fût assez froid et couvert. Sur le seuil de la maison, je rencontrai le domestique de M. Morrik qui venait demander des nouvelles de ma santé, parce que depuis plusieurs

jours je n'avais pas paru au Wassermayer. Cela me fait plaisir de voir que quelqu'un s'inquiète de moi; dans notre dernier entretien, je m'étais montrée si peu aimable! il me semblait que nul ne devait plus se soucier ni de ma vie ni de ma mort.

Après m'être promenée quelques instants, je me suis assise près d'une femme qui faisait rôtir des châtaignes, et j'en ai mangé pour me réchauffer, car je me sentais un peu saisie par le vent glacial qui souffle du Kuchelberg.

Voilà donc mon jour de naissance! Cela me vient bien! Une mourante doit-elle songer à fêter cet anniversaire?

Je reconnais décidément qu'il avait raison et que j'avais tort. C'est n'avoir pas de cœur que de prendre gaîment son parti d'être rappelé avant d'avoir accompli sa tâche en ce monde; mais la distinction établie par lui entre sa position et la mienne n'était pas juste. N'avais-je pas aussi des devoirs? Ma mère n'a-t-elle pas rempli les siens jusqu'à son dernier soupir? Comment puis-je me réjouir de ma solitude inutile, de même que l'enfant qui manque son école?

Mais voici des lettres de mon père...

Le soir du même jour.

Le soleil ayant reparu, je suis retournée à la promenade. M. Morrik s'y trouvait. Je voulus d'abord l'éviter, craignant d'avoir l'air d'être venue pour lui. Il se leva dès qu'il m'aperçut. — Combien je suis aise de vous voir, chère demoiselle! dit-il. Vous serez surprise du miracle que vous avez opérée. En vous écoutant, je sentais déjà bien quelle impression vos paroles produisaient sur moi, seulement, vous le savez, chacun, lors même qu'il reconnaît avoir tort, n'en persiste pas moins à soutenir son opinion; mais, quelques heures plus tard, j'étais complètement converti, et j'ai juré de ne plus jamais désertier le drapeau que vous portez si vaillamment.

— Que direz-vous donc, lui répondis-je à voix basse, quand vous saurez que maintenant je lui suis devenue infidèle?

— C'est impossible, reprit-il en riant, et pour la première fois je le voyais rire de bon cœur, — ou bien alors prenez garde à vous, j'arrêterai le déserteur, non pas pour lui faire son procès, mais pour replacer entre ses mains ce drapeau sous lequel je veux vivre et mourir.

Ce fut entre nous un débat curieux dans lequel chacun plaida la cause qu'il avait quelques jours auparavant condamnée. — Vous m'accorderez, s'écria-t-il enfin, que mon point de vue, c'est-à-dire celui qui naguère était le vôtre, a du moins l'avantage de s'appuyer sur l'expérience. Depuis que vous me l'avez communiqué, je suis aussi serein, aussi réconcilié avec le monde, avec moi-même, que vous paraissiez l'être alors. Cependant rien n'est changé dans ma position; seulement la teinte grise et terne qui recouvrait toute chose à mes yeux a fait place aux couleurs les plus brillantes. Vous aviez raison en disant que dans chaque minute on peut vivre toute une vie, et il me reste encore tant de ces belles minutes!... Que dis-je? des heures, des semaines, peut-être des mois. Ah! je ne veux pas les perdre.

Je reproduis sèchement ce que ma mémoire a retenu de ses paroles. Si nous étions deux hommes ou deux femmes, avant de nous séparer nos mains se seraient serrées l'une l'autre, et nous aurions scellé de cette manière une amitié fraternelle, indissoluble. Nous

nous sommes du moins promis de nous voir tous les jours au Wassermayer. Il nous reste encore tant de points à discuter.

Le 3 novembre.

Les bons jours sont rares ici-bas. Malgré notre promesse, nous ne nous sommes rencontrés que deux fois. Avant-hier, je le cherchais vainement au jardin d'hiver, lorsque vint à passer près de moi la dame sans nerfs avec une autre personne à laquelle j'entendis qu'elle disait: — Le pauvre jeune homme, il paie la fatigue que lui ont occasionnée ses longs entretiens avec sa demoiselle. — Cela me fit tressaillir, et j'eus presque envie de l'aborder pour savoir de qui elle parlait. Heureusement cette après-midi, le domestique de M. Morrik est venu m'informer que son maître était retenu chez lui par ordre du médecin, qui lui défend de s'exposer à l'air froid que nous envoie la neige tombée cette nuit sur les montagnes. Moi aussi, je dois y prendre garde; rien n'est plus dangereux que ces temps précurseurs de l'hiver.

Le 5

Le vent a changé, nous avons le sirocco, toute la vallée est dans les nuages, une pluie fine et chaude frappe contre mes vitres. Les feuilles des peupliers sont presque toutes tombées, si bien qu'à présent je puis voir les sinuosités de la belle cime du Mendel. Les vignes sont tout à fait dépouillées, les troupeaux restent enfermés dans l'étable, tout annonce l'hiver, tandis qu'ici le vent d'est nous apporte la chaleur de l'Italie, et dans le jardin, sous ma fenêtre, les roses fleurissent comme si elles ne craignaient point que jamais la neige puisse descendre des montagnes et se répandre jusque dans le Wassermayer.

Le 6.

Les roses avaient raison. Il fait ce matin le plus beau soleil, toute la nature semble en fête, les vertes prairies là-bas portent encore leur vêtement de mai, et je viens de recevoir un billet de M. Morrik, qui me propose une promenade sur les hauteurs voisines. A dix heures, il viendra me chercher avec des mulets. Sans beaucoup y réfléchir, je lui ai écrit que j'acceptais avec joie.

Maintenant je me demande si j'ai bien fait...

Le soir du même jour.

Heureusement, pour couper court à mon indécision, l'hôtesse vint me dire qu'un monsieur m'attendait en bas, puis le domestique entra prendre mon sac et mon manteau. Il fallut se dépêcher. Je trouvai M. Morrik prêt à me mettre en selle, et la joie de le revoir gai et passablement bien, le temps chaud et splendide, la perspective d'une belle promenade, tout cela fit bientôt disparaître mes puérils scrupules.

Nous traversâmes les rues et le pont sans nous inquiéter des passants ni de leurs remarques, et nous primes le chemin à gauche au travers des vignes, où s'achevaient les derniers travaux de la vendange. Le vin coulait à flots dans les tonneaux placés sur des chars attelés de bœufs. Partout on s'arrêtait pour nous laisser passer, moi la première, sur une bête facile et douce que le guide tenait par la bride, puis Morrik suivant de près, afin que nous puissions nous communiquer nos impressions, savourer ensemble les joies de cette belle journée, enfin à l'arrière-garde son domestique.

Lorsque nous fûmes arrivés plus haut, je tirai vive-

ment les rênes, c'était trop beau pour passer outre. Nous avions au-dessous de nous l'Etschthal; la rivière étincelante serpentait dans le fond entre les rochers, les montagnes se dessinaient devant nous en lignes d'une pureté parfaite. Que dirais-je de plus d'un tableau que pourrait à peine rendre le pinceau du meilleur artiste? Nous n'échangeâmes pas une parole; muets d'étonnement, nous restions immobiles sur nos selles, plongés dans l'extase. Sans l'impatience des mulets, qui sait si nous n'y serions pas encore? Le mien, dans sa haute sagesse, secoua la tête et ses longues oreilles, comme plein de compassion pour ces pauvres fous d'êtres humains qui demeuraient ainsi cloués dans un endroit où ne se trouvait pas la moindre pâture. Il jugea convenable de venir à notre aide en se remettant à marcher, et les autres suivirent. A

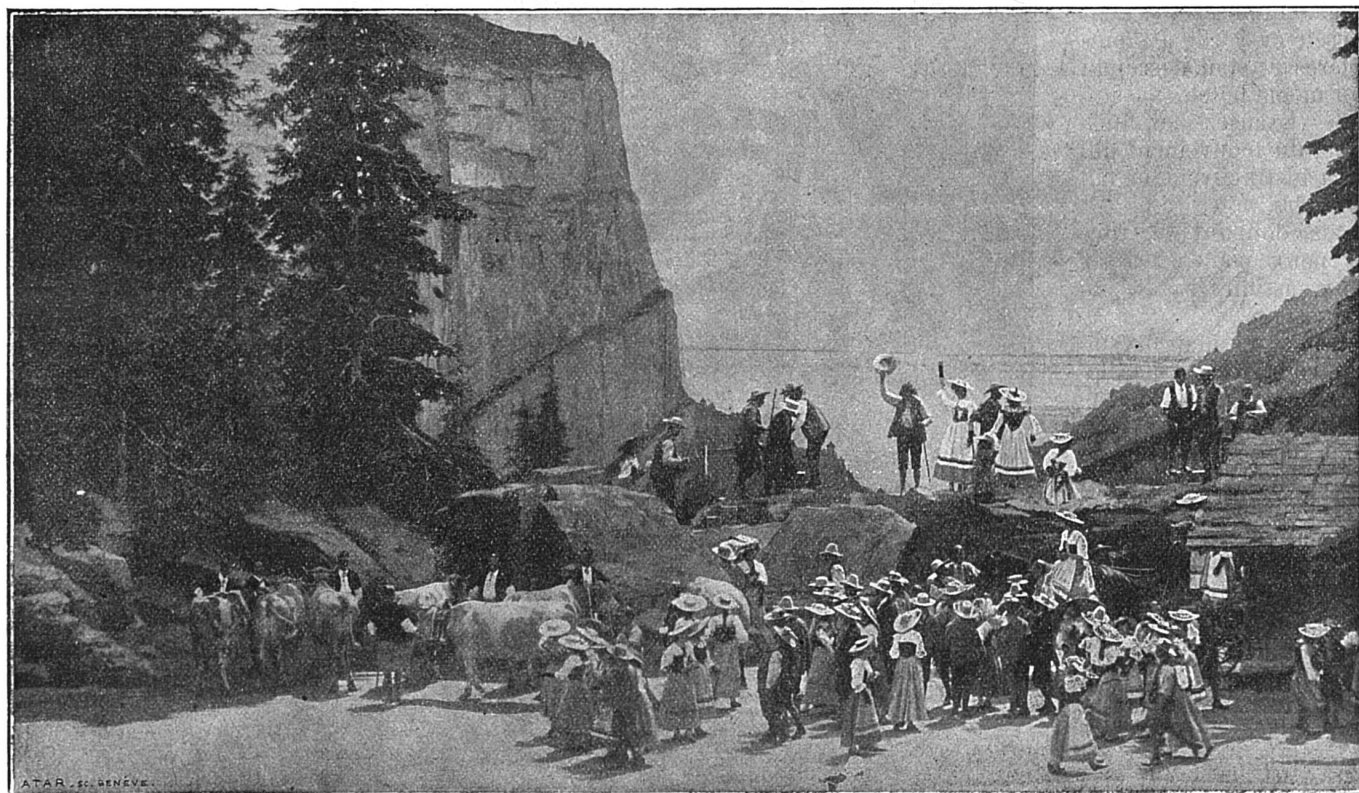
midi, nous fîmes une halte au village de Schoenna pour nous rafraîchir. Nous étions tous deux fatigués et passablement affamés. Tandis que Morrik causait avec l'aubergiste, j'entrai dans la maison, je m'assis et restai quelques instants comme épuisée, les yeux à demi fermés. Le repos me remit promptement. Dans la chambre se trouvaient, près de la fenêtre, un jeune paysan et une jeune paysanne qui dinaient. Ils ne parurent pas faire attention à moi. Morrik vint me rejoindre, nous nous plaçâmes devant une table où l'on nous servit un modeste repas. Nous parlions de choses indifférentes, lorsque le paysan, quittant sa place, s'approcha de nous tenant son verre plein de vin.

(A suivre.)

Paul HEYSE.

LE CENTENAIRE VAUDOIS

5^{me} ACTE: *L'Alpe Libre.*



Tout ce festival est plein de chant, de vie, et de couleur. Jacques Dalcroze, le compositeur, n'a pas voulu écrire une pièce de théâtre proprement dite; au contraire, son plan était de faire assister le spectateur à une suite de scènes idylliques, indépendantes les unes des autres, mais appartenant à différentes époques de l'histoire du canton de Vaud. Le premier acte montre la vie dans le vignoble. Le second se passe à Moudon en 1368, alors que les Vaudois étaient les sujets du duc de Savoie. La fondation de l'Académie et la Réformation forment le fond principal du troisième acte. Puis suit la fête des arbalétriers à Rolle, dans le quatrième acte. L'acte final se déroule sur l'Alpe libre. Les tendres fleurs de la montagne, qui saluent le réveil du nouveau jour par des danses magnifiques, se sont cachées derrière des rochers, effrayées par les sons du cor des Alpes. Le pâtre joyeux

gravit la crête de la montagne et entonne son chant matinal. A son appel les portes des chalets environnants s'ouvrent et bergers et bergères, en habits des dimanches, richement décorés, célèbrent la fête de la mi-été. Dans la distance retentissent les cloches et les clochettes des troupeaux et les pâtres conduisent les plus belles vaches à la fête. Celle-ci devient générale; sur la prairie l'on voit partout des danses et des jeux entremêlés de chants joyeux. Le gai tintement des cloches, s'alliant aux cris d'allégresse des vachers et de leurs compagnons, donne à cette scène de l'Alpe libre un charme et une fraîcheur que ne fait qu'augmenter la splendeur du paysage. L'enthousiasme des spectateurs est à son comble quand tous les participants au nombre de 2500 entonnent, sous l'égide de l'Helvétie, le cantique suisse que la foule émue accompagne d'une voix vibrante.